

## CHAPITRE V

## LA GUERRE EN PROVINCE.

Formation rudimentaire de l'armée de la Loire. — Le général de La Motterouge. — Combat d'Orléans (11 octobre). — Retraite de notre armée. — Les Prussiens à Dreux et à Ablis. — La guerre à l'allemande. — Résistance héroïque de Châteaudun (18 octobre). — Coup d'œil sur la province. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

La France savait mourir et combattre. Nous rencontrerons, lorsque nous parlerons des provinces du nord, un nom déjà glorieux à cette date du mois d'octobre, le nom de Saint-Quentin. Nous allons maintenant nous arrêter devant celui de Châteaudun.

Mais Châteaudun ne devait résister qu'après la prise d'Orléans. Orléans aussi vaut qu'on salue son sacrifice. Cette première défaite même, ce combat devant Orléans le 11 octobre, ne fut pas sans gloire et il eut aussi ses martyrs.

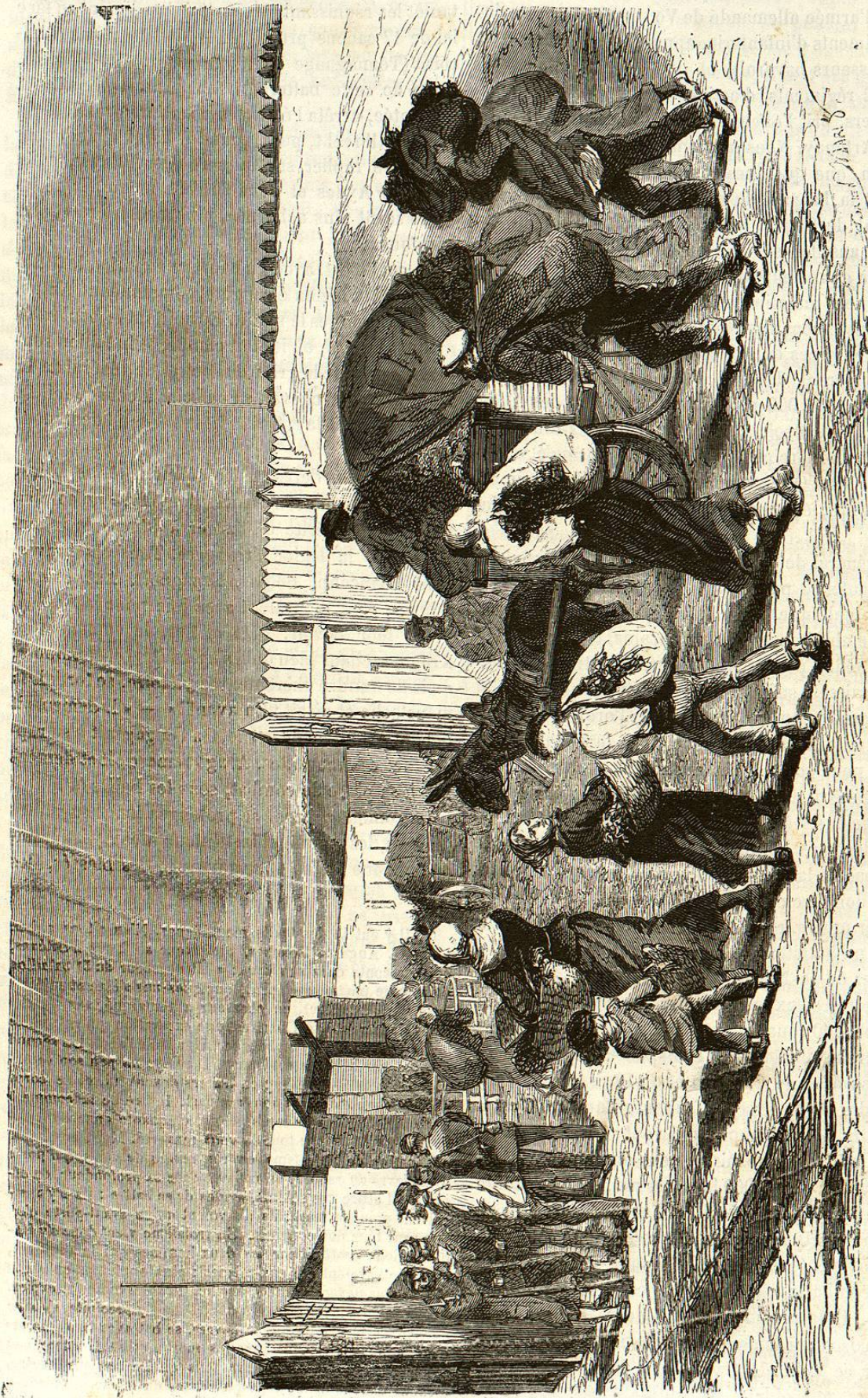
Une dépêche arrivée de la province à Paris annonçait que l'armée de la Loire harcelait déjà l'ennemi. Les Allemands ne croyaient guère à l'existence de cette armée; cependant à tout hasard, un corps d'armée, composé de Bavares et de Prussiens, le général Von der Tann commandant en chef et le prince Albrecht de Prusse commandant la cavalerie, avait été chargé d'opérer sur la Loire et d'occuper Orléans, où les chemins de fer de Bretagne et du Midi ont leur point d'intersection; et l'on sait que les Allemands tiennent avec raison à occuper les *têtes de ligne*, et les regardent comme de véritables points stratégiques. La campagne de Bohême, en 1866, nous avait déjà fait connaître cette méthode employée avec succès par leurs généraux. Le 6 octobre, Von der Tann rencontra à Toury, non loin d'Étampes, l'avant-garde de l'armée française. Le combat qui se livra fut tout au moins indécis, et les Français, obligés de se replier devant le nombre, n'en obtinrent pas moins un léger avantage, enlevant un troupeau de bétail à l'ennemi, qui revenait à Étampes, demandant du renfort au Prince royal. Notre armée de la Loire, que commandait alors, non plus le général de Polhès, mais le général de La Motterouge, était forte d'environ 20 à 25,000 hommes de

troupes rassemblées, groupées en hâte, régiments de marche, mobiles, soldats de la légion étrangère, etc., et elle allait avoir à combattre 40,000 Allemands (39,000 disent les documents prussiens; d'autres documents (1) parlent, au contraire, de 45,000 hommes).

Le général de La Motterouge passait pour un bon officier. Vigoureux, malgré ses soixante-huit ans, on pouvait croire que l'ancien combattant de Crimée, après s'être tout à fait distingué en Italie, retrouverait, devant l'invasion, quelque peu de l'énergie passée. Mais il en était du général de La Motterouge comme de la plupart des officiers généraux de l'armée impériale qui, vieillissant, déshabitués de la rudesse de la vie militaire, peu soucieux d'ailleurs de se tenir au courant du mouvement scientifique de leur temps, se laissent dépasser par leurs adversaires avant de se laisser vaincre. Qu'ils ressemblaient peu à ce maigre et souffrant maréchal Niel, qui mourut navré de l'état dans lequel était tombée l'armée française, qui voulait la relever, la refaire, la rendre invincible, qui gagna à cette œuvre l'impopularité des cercles militaires, et que M. Rustow dans son livre magistral appelle « un Bélisaire tombé au milieu des favoris byzantins. »

Le général de La Motterouge, ancien adversaire heureux de M. Glais-Bizoin dans les Côtes-du-Nord, où il fut élu par 18,000 voix contre 12,000 données à son concurrent, a laissé dire que son ancien adversaire l'avait exposé, par ses ordres, à une défaite. Il n'en est rien. Le général de La Motterouge ne pouvait, il est vrai, songer à débloquent Paris, mais il pouvait défendre Or-

(1) Voyez le *Combat d'Orléans*, par M. A. Boucher (Orléans, in-18).



Siège de Paris. — Entrée dans Paris des légumes récoltés dans la banlieue.



léans avec une ténacité plus méritoire. Le 10 octobre, l'armée allemande de Von der Tann, forte de 12 régiments d'infanterie, appuyés par 4 bataillons de chasseurs bavares, et de 3 divisions de cavalerie, 2 régiments d'artillerie et 2 bataillons de pionniers, prit l'offensive contre les Français. C'était à Artenay. Nous n'avions en ligne au début de l'action, que quelques compagnies de chasseurs à pied et la brigade de cavalerie de Longuerue. Le général de Reyran, qui s'était battu à Toury le 6, envia aussitôt sa division secourir nos soldats. Jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi, nos troupes se maintinrent à Artenay, dans des positions bravement disputées, puis, devant le déploiement des forces ennemies, battant en retraite, elles se réfugièrent dans la forêt d'Orléans, laissant 3 canons et 2.000 prisonniers aux mains des Allemands. Vers le soir, l'armée de Von der Tann poursuivant sa marche, ne se trouvait plus qu'à quelques lieues d'Orléans, et, à six heures du matin, le 11 octobre, elle continuait son mouvement vers la ville.

Le général de La Motterouge eût, à coup sûr, pu lui disputer le passage. Il n'osa. Dans une lettre rendue publique, il a déclaré que la résistance lui avait semblé impossible. Au surplus, la lutte, soutenue la veille, pendant sept heures, contre l'ennemi, lui paraissait suffisante pour l'honneur de ce 15<sup>e</sup> corps qu'il commandait. Il donna l'ordre de battre en retraite vers la Sologne, avec la Ferté-Saint-Aubin pour point de ralliement.

Le général avait tort de ne point compter sur le courage de ses soldats. Il y a toujours de l'héroïsme dans les plus humbles, lorsque le chef ne désespère pas de la tâche entreprise. La flamme de tous est et doit être en lui.

Pour protéger la retraite, un bataillon du 39<sup>e</sup> de ligne, un bataillon de marche, deux bataillons des mobiles de la Nièvre, le 3<sup>e</sup> bataillon de la légion étrangère, deux compagnies du 8<sup>e</sup> bataillon de marche, 160 zouaves pontificaux et le 27<sup>e</sup> régiment de marche demeuraient seuls, au nord d'Orléans, sur les routes de Chartres et de Paris, et devaient défendre les Aydes et le faubourg Bannier. C'est à peu près 3.700 hommes qui vont se mesurer avec près de 40.000 ennemis, et nous diminuons ce dernier chiffre. Ces 3.000 hommes avaient, pour toute artillerie, 6 pièces de 4, et l'ennemi disposait de 113 canons. Une poignée d'hommes d'un côté, dix-huit régiments de l'autre, et la lutte s'engage.

Le combat avait commencé entre Saran et Cercottes. Il se continua jusque dans les faubourgs où, maison par maison, les Allemands durent emporter ce coin de terre. Tous ces combattants, officiers et soldats, se multipliaient. Le commandant Tricoche, avec ses six canons, reposait aux batteries ennemies et, prodige presque

inouï, les changeant de place, tantôt les divisant, tantôt les réunissant, les mettait hardiment en face ici de 42 canons prussiens, là de 12 canons bavares. (Témoignage de M. Boucher.) Un moment, le feu de cette batterie, dont pas une pièce ne fut démontée, arrêta l'élan des cavaliers prussiens du prince Albrecht, puis, quand il fallut abandonner Saran, se replier sur la gare des Aubrais, enfin dans les Aydes et dans Orléans même, la résistance se fit plus acharnée, plus meurtrière et plus héroïque.

Là combattit, avec un courage superbe, le 5<sup>e</sup> bataillon de la légion étrangère, commandant Arago, venu de Bourges le matin. En quittant le boulevard de Rocheplatte, où il était campé, le bataillon rencontra, près de la grille de l'octroi, le général de La Motterouge, à cheval, sa calèche à côté de lui. Le général suivait la retraite. Les soldats allaient mourir.

Aux Aydes, derrière les clôtures et les haies, derrière les maisons, partout se livre un combat acharné qui mérite d'être illustré à jamais le 5<sup>e</sup> bataillon de la légion étrangère. Tous ces braves, dont beaucoup, Belges, Espagnols, Autrichiens, Suisses, etc., mouraient avec joie pour la France, firent leur devoir. Pâle et fier, le commandant Arago, sachant bien qu'il s'agissait, non de vaincre, mais de vendre chèrement la victoire, se tordait la moustache et disait : En avant ! — « Il demeurait debout au milieu de la rue. On l'engageait à se rapprocher des murailles. Arago remerciait et demeurait à sa place de combat, sous les balles (1).

Le combat acharné se prolongea longtemps. Les femmes, les enfants, l'instituteur des Aydes rampaient sous le feu pour ramasser les blessés, les

(1) Il y eut là des traits magnifiques. N'en citons qu'un. C'est M. Auguste Boucher, professeur au lycée d'Orléans, qui le raconte dans son livre : « Un chasseur du 5<sup>e</sup> bataillon de marche (chasseurs à pied, quelques-uns s'étaient mêlés à la légion étrangère), un chasseur à remarqué, sur un des côtés de la route de Chartres, une excavation qui ressemble à une fosse ; il va s'y embusquer. Une balle l'abat. Un second accourt, car la place est bonne. Il relève un peu son camarade ; à la hâte il le met en travers devant lui, et ce corps encore chaud devient son rempart. Il tire de là comme à coup sûr. Furieux de leurs pertes, cinquante ennemis le visent à la fois. A son tour le voilà renversé. Mais, admirable obstination de l'héroïsme, ce trou rempli de sang, qui porte un cadavre au rebord, un cadavre dans sa profondeur, on dirait qu'il attire ces soldats, avides de se battre : ils n'y aperçoivent point la mort ; ils n'y voient qu'un avant-poste d'où l'on peut tuer des ennemis. Un troisième vient donc s'établir, mieux protégé par les deux hommes qui le couvrent, qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes : plus longtemps qu'eux il tire sur les Bavares ; mais, à la fin, lui aussi tombe et expire. Ce ne fut pas le dernier. Un quatrième se précipite, s'abrite derrière cette barrière de cadavres, se bat avec la même ardeur, appuyant son fusil sur les morts, et se fait tuer à la même place... On les trouva tous quatre l'un sur l'autre, étendus dans le même repos, victimes du même sacrifice. — Comment se nommaient-ils ces braves?... Dieu le sait!... Nous n'avons gardé d'eux que le souvenir de cette sublime énergie. » (Combat d'Orléans, page 30.)

traîner dans les maisons. Il était près de trois heures, et l'ennemi, toujours arrêté par cette fusillade incessante, était tenu en échec. A ce moment, une balle vint frapper au cou le commandant Arago : il tomba foudroyé, face au danger, digne de son nom, et ses soldats redoublèrent de fureur pour le venger.

Mais, à cette heure déjà, Von der Tann, irrité de la résistance de ces braves, faisait redoubler le feu de son artillerie. Partout, ses soldats avaient rencontré l'acharnement le plus viril. Aux Aubrais, les mobiles de la Nièvre s'étaient battus comme des lions, dit le lieutenant-colonel Jouffroy, du 39<sup>e</sup>, qui commandait en chef les défenseurs d'Orléans. Dans le faubourg Bannier, le 39<sup>e</sup> fusillait les Bavares, tandis que, depuis la mort du commandant Arago, le capitaine de Morancy, continuait à tenir les Aydes avec le bataillon décimé dont il avait pris le commandement. La lutte d'ailleurs, toujours héroïque, touchait à sa fin. Vers le faubourg Bannier, les Bavares, en rangs serrés, accentuaient un mouvement tournant qui devait leur livrer ce terrain trempé de sang, ces maisons auxquelles, dans leur rage, ils mettent le feu en poussant des hurrahs. Vingt-huit maisons furent consumées. Les soldats de Bazeilles continuaient leurs exploits.

Et, malgré l'obscurité, malgré le flot grossissant des ennemis, çà et là, partout où il y avait un groupe de soldats, la résistance continuait. La retraite sonnait et beaucoup des combattants de la légion étrangère ne l'écoutaient pas. Ivres de patriotisme colére, ils se blottissaient derrière quelque pan de muraille écroulée, dans les vergers où les vignes, et épuisaient sur les Allemands ce qui leur restait de cartouches. On vit cent cinquante hommes, au bois des Acacias, protéger la retraite jusqu'à leur dernier coup de feu. Un bataillon du 27<sup>e</sup> se battit avec un incroyable acharnement, pendant huit heures, après être demeuré près de quarante heures sans nourriture et sans repos. Sur les 5.700 défenseurs d'Orléans, plus de 2.000 étaient tombés ; la légion étrangère seule sur 1.350 hommes perdait 600 soldats et 250 prisonniers. Mais l'ennemi savait ce que lui coûtait une telle victoire, et le roi Guillaume avait beau, dans son télégramme à la reine Augusta, parler de pertes *proportionnellement peu considérables* que ses soldats avaient éprouvées en refoulant « l'armée de la Loire » au delà d'Orléans, nos combattants avaient fait payer cher leur défaite et ce n'était pas l'armée de la Loire, mais un détachement de cette armée qui avait arrêté les Allemands depuis midi jusqu'à la nuit.

Ajoutons que Von der Tann, pour accentuer sa victoire, n'avait pas craint de faire bombarder, non pas seulement les Aydes où combattaient nos

soldats, mais Orléans même, une ville ouverte, et qui vit tomber les obus allemands jusque sur la place du Martroi. L'irritation du général devait être grande, il est vrai ; pour se faire une idée des pertes subies par les Allemands, il faut lire le récit de l'aumônier bavares, l'abbé Gross qui, dans un article de la *Gazette allemande*, avoue que le corps d'armée a « gravement souffert ». L'abbé Gross compare le combat d'Orléans à cette magnifique résistance de l'infanterie de marine à Bazeilles, le jour de la bataille de Sedan. Le lieutenant-colonel du 39<sup>e</sup>, M. de Jouffroy, avait donc raison de dire, dans son rapport, que *pas un militaire n'avait eu de défaillance*.

Il semble que l'affirmation de M. de Jouffroy, ce chef énergique, soit une réponse au rapport du général de La Motterouge qui, dans son rapport, parle assez froidement d'un combat *très-vif et très-honorable*, en disant tout d'abord que les troupes, engagées le matin « *n'ont pas tenu* ». Or, nulle troupe n'avait été engagée le matin. Nulle bataille n'avait eu lieu avant midi, et, à partir de midi, les troupes n'avaient pas eu seulement une contenance *honorable*, mais *admirable* et *superbe*. En outre, le combat n'avait pas duré *trois heures*, comme le dit le général de La Motterouge, qui n'y assistait pas, mais *sept heures*. Pourquoi faut-il que les étrangers, pourquoi faut-il que parfois nos ennemis rendent à nos soldats une justice que leur refusent leurs chefs ? La vue des Aydes et du faubourg Bannier, ces maisons criblées de balles, trouées, éventrées, brûlées, attestent une résistance acharnée, dont le bulletin de M. de La Motterouge ne porte point de traces. Voilà les témoins du courage des défenseurs d'Orléans. Ce sont ces murs mouchetés de balles, où le fer a partout laissé sa trace, ce sont ces champs pleins de morts où sont tombés les martyrs « pour la défense d'Orléans », comme le dit l'inscription tracée sur la tombe de ces braves, ce sont ces choses muettes qui, devant l'histoire, témoignent de l'héroïsme et de l'admirable bravoure des combattants du 11 octobre.

Tout ce pays d'Eure-et-Loir et du Loiret était, depuis le commencement d'octobre, livré à l'ennemi, et, sur certains points, la résistance des populations, gardes nationales ou mobiles, avait même été marquée par des faits d'armes honorables. C'est ainsi qu'à Chérisy, près Dreux, six bataillons d'infanterie, deux régiments d'artillerie et une batterie d'artillerie prussiens avaient été repoussés par les habitants barricadés dans les rues. Les Prussiens avaient fait payer cher au village ses actes de courage, et on trouvera aux documents la relation de M. Caillatte, pasteur protestant, qui forme une écrasante et dramatique accusation contre les Prussiens. Le 11 octobre les Prussiens étaient encore repoussés devant Dreux.